

**L’habitat en temps de paix et en temps de guerre:
vivre dans son corps, vivre dans sa chair**

Ralitza BONÉVA



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Actes

Collection Actes

Les vivants et leur environnement. Milieu, habitat, territoire, espace familial

sous la direction de
Alessandro Zinna

Editeur: CAMS/O

Direction: Alessandro Zinna

Mise en page et relectures: Christophe Paszkiewicz

Collection Actes : Les vivants et leur environnement. Milieu, habitat, territoire, espace familial.

1^{re} édition électronique: novembre 2021

ISBN 979-10-96436-05-7

Résumé. Cette étude se propose de déterminer le concept d'*habitat* en tant que concept sémiotique. L'hypothèse est faite que l'*habitat* est une configuration spatio-temporelle tissée par les pratiques quotidiennes d'un corps-actant : il y a un lieu stable et permanent, « la maison », un « chez soi », à partir duquel s'élancent – pour y retourner – des parcours liés à des pratiques individuelles, sociales et culturelles, dont l'effet est de configurer l'*habitat*. Le corps-actant s'engage dans une pratique à l'initiative soit de *Soi-corps propre* soit de *Moi-chair*. Une typologie de styles d'*habitat* est proposée.

Ainsi, notre intérêt est porté, d'une part, sur les recherches en géographie, très foisonnantes depuis les années 2000, autour du concept de l'*habiter*. D'autre part, pour situer le concept sur l'axe *habitable/inhabitable* en temps de paix et en temps de guerre, nous nous référons au roman *Voyage au bout de la nuit* (1932) de Louis-Ferdinand Céline ainsi qu'aux témoignages de la guerre en Syrie, publiés dans la revue *Vacarme* 2/2017 et dans le recueil *Lettres de Syrie* (2014) de Joumana Maarouf. Enfin, notre étude rebondit sur les recherches en sémiotique, entre autres, celles de Jacques Fontanille, *Pratiques sémiotiques* (2008), et de Francesco Marsciani, *Les arcanes du quotidien* (2017).

HABITAT, PRATIQUES, UMWELT, CORPS-ACTANT, STYLES D'HABITAT

Ralitza Bonéva travaille dans les domaines de la sémiotique et du cinéma et enseigne en sémiotique de l'image à l'Université de Toulouse. Elle est membre de l'équipe Médiations Sémiotiques. Ses articles sont publiés dans des ouvrages collectifs et dans les revues universitaires *Image & Narrative*, *Actes Sémiotiques*, *Tópicos del seminario*, *Semen*, *Forma*, *Proteus* — *Cahiers des théories de l'art*. Elle est auteur de l'ouvrage *L'Homme du sous-sol* (Dostoïevski, Bresson, Seidl) aux éditions Academia-L'Harmattan, coll. Extensions sémiotiques, 2021.

Pour citer cet article :

Bonéva, Ralitza, « L'habitat en temps de paix et en temps de guerre : vivre dans son corps, vivre dans sa chair », in Zinna, A. (éd. 2021), *Les vivants et leur environnement. Milieu, habitat, territoire, espace familial*, Collection Actes, Toulouse, Éditions CAMS/O, p. 177-208.

[En ligne] : <<http://mediationsemiotiques.com/boneva>>.

L'habitat en temps de paix et en temps de guerre : vivre dans son corps, vivre dans sa chair

Ralitza BONÉVA

(Université Toulouse II – Jean Jaurès)

Notre étude de l'*habitat* en tant que concept sémiotique traverse plusieurs étapes. Tout d'abord, l'*habitat* est un dérivé de l'*Umwelt*, concept central chez Jacob von Uexküll, qui réunit des caractéristiques appartenant à l'espèce et d'autres qui sont propres à l'individu. Pour déterminer l'univers sémantique du concept, nous l'abordons selon l'axe *habitable/inhabitable* et les oppositions homologues qu'il convoque. Nous référons par la suite aux recherches sur l'*habiter* en géographie¹, nous nous interrogeons sur ses dimensions temporelle, spatiale et actorielle. Le « faire avec de l'espace » du corps-actant représente en fait des pratiques individuelles, quotidiennes, sociales ou culturelles. En récapitulant cette première partie de notre étude, nous relevons un système de *modes* d'habiter et de *types* d'habitat, avec les valeurs, les représentations et les projections qui leur sont propres et qui donnent lieu à des *styles* d'habitat. Si trois parmi ces styles se déploient en temps de paix, le quatrième style d'habitat est une configuration contrainte s'engendrant en temps de guerre. Nous la présentons à travers l'analyse de quelques pratiques spécifiques qui y apparaissent dans le quotidien.

1. Bref parcours sur l'emploi du mot « habitat »

L'étymologie du mot *habitat*, du grec et du latin, est étudiée par Augustin Berque (2007). Dit brièvement, en grec, le mot renvoie à la maison, *oikos*, alors qu'en latin il se réfère au corps, « à telle enseigne qu'au Moyen Âge, *habiter avec* pouvait vouloir dire *faire l'amour* » (*Ibid.*, p. 55).

Le mot *habitat* apparaît en biologie au début du XIX^e siècle et on le retrouve chez Jacob von Uexküll, dans *Théorie de la signification*, où il désigne l'entour immédiat d'un organisme végétal : « Le monde dans lequel réside une plante, et que nous pouvons délimiter en traçant un cercle autour de son emplacement, se transforme, quand on se place au point de vue de cette plante, en un *habitat* où se conjuguent différents facteurs de signification soumis à une alternance régulière » (Uexküll [1940] 1965 : 105-106). Le *milieu* pour l'animal, l'*habitat* pour la plante, est l'espace dans lequel se déploie l'*Umwelt*. Terme central pour la théorie de von Uexküll, qu'il ne faut pas confondre avec le terme de *milieu*, comme le souligne l'auteur lui-même dans un article de 1912 :

J'ai tenté d'introduire le mot d'*Umwelt* pour désigner ce monde qui est le produit de l'organisme. Le mot a acquis droit de cité – mais pas le concept. On emploie maintenant le mot d'*Umwelt* pour désigner l'environnement (*Umgebung*) spécifique d'un être vivant au même sens qu'on employait autrefois le mot de *Milieu*. Ainsi son sens propre a-t-il été perdu. (cité in Feuerhahn 2009 : 428)

L'*Umwelt*, c'est le monde de l'organisme, tel qu'il le construit par sa vie et où se combine le *Merkwelt*, le monde de la perception spécifique, et le *Wirkungswelt*, le monde de l'action active, à condition, précise Wolf Feuerhahn (*Ibid.*, p. 429), « que l'on sache que c'est l'organisme animal qui fait le lien entre les deux ». Les théories qui insistent trop sur l'importance des *stimuli* ou du milieu, au détriment de la capacité de l'organisme d'effectuer une sélection, s'éloignent de la compréhension de J. von Uexküll. Car, selon lui, la perception du *stimuli* est le résultat d'une sélection et d'une co-constitution de la part de l'organisme dont la nature est d'emblée faite de manière à pouvoir réagir à des *stimuli* précis et non pas à tous les *stimuli* possibles. Comme von Uexküll ([1940] 1965 : 107) le précise à propos des plantes : « Les feuilles et les délicates gouttières de leurs nervures captent l'eau de pluie pour l'acheminer aux fines pointes des racines. La chlorophylle des cellules végétales fixe la lumière du soleil et l'utilise pour l'accomplissement d'un processus chimique compliqué. La chlorophylle est aussi peu l'œuvre du soleil que les nervures celle de la pluie ». Ou encore, dans une réplique s'inspirant de Goethe : « Si le soleil n'était pas fait pour l'œil / Il ne brillerait en aucun ciel » (*Ibid.*, p. 151). Ainsi commence la sémiotisation, elle implique un choix de la part de l'organisme, ne soit-il prédéterminé par l'appartenance à l'espèce.

Revenons à l'emploi du mot *habitat*. Thierry Paquot (2007 : 8-9) précise que l'acception admise en biologie est appliquée, au début du XX^e siècle, au milieu dans lequel l'homme évolue ; dans l'entre-deux-guerres, *habitat* signifie déjà conditions de logement.

2. L'habitat en temps de paix

L'intensification de la mobilité des individus commence avec la division du travail et avec le fonctionnement du marché capitaliste ; par conséquent, l'individu, selon le sociologue américain Robert Park ([1979] 2004), se détache de la communauté, des liens de voisinage, du quartier, et la ville se transforme en un « laboratoire » où il expérimente ses comportements et cherche à satisfaire ses désirs. T. Paquot (2010 : 34) conclut : « La ville constitue, à n'en point douter, "l'habitat" – au sens botanique du terme – des humains ». Dans son « Introduction » à l'ouvrage collectif *Habiter, le propre de l'humain* (2007), le philosophe développe amplement cette idée :

Dorénavant l'habitat dans le sens commun comprend l'habitation et tous les itinéraires du quotidien urbain.[...] Celui-ci déborde l'appartement. Certes je réside bien dans ces trois pièces de cet immeuble, mais mon habitat véritable embrasse plus large, il intègre la cage d'escalier et l'ascenseur, le hall d'entrée, le local à bicyclettes, les abords immédiats de l'immeuble, le cheminement qui mène à la rue, les rues voisines qui desservent la station de RER, l'école, la boulangerie, le jardin public... Mon habitat est extensible au gré de mes humeurs, de mes relations de voisinage, de ma géographie affective, tout comme il peut se rétrécir, si moi-même je me replie sur moi, ne veux rencontrer personne, m'enferme dans mon appartement comme une huître dans sa coquille. (Paquot 2007 : 14)

Si l'on met en rapport la description donnée par T. Paquot avec le terme de l'*Umwelt*, tel qu'il est élaboré chez von Uexküll, on arrivera à la définition provisoire suivante : l'*habitat* est une configuration spatio-temporelle dans laquelle le corps-actant s'approprie un secteur du milieu pour s'y disposer avec son *Umwelt*. S'ajoute ainsi les dimensions individuelle et thymique portées par le corps-actant. Remarquons aussi que la mobilité doit être contenue dans certaines limites, suggérées par le verbe « se disposer », au-delà desquelles l'*habitat* se désagrège.

Dans son article, T. Paquot décrit aussi le mauvais habitat en temps de paix et les effets néfastes qu'il produit sur le corps-actant :

Une cage d'escalier bruyante, des parois perméables aux bruits gênent le repos, entravent le bien-être et favorisent l'agressivité, la colère, le refus des autres. De même une rue triste, sale, inhospitalière déteint sur votre caractère, vous devenez morose, vulnérable, inquiet et broyé du noir. Des espaces verts lépreux, des voitures mal garées, des incivilités à répétition, un gardien absent ou bougon, tout cela concourt à vous gâcher l'existence et à rendre inhabitable votre logement et ses à-côtés. [...] Vous n'habitez pas le monde et votre habitation est davantage un refuge, étroit et cadennassé, qui vous enferme plus qu'il ne vous libère. [...] La géométrie coupante des blocs de béton égratigne votre âme, le spleen s'empare de vous. (*Ibid.*, p. 14)

L'auteur crée le néologisme *inhabiter* pour désigner le contraire d'*habiter* : « C'est parce qu'*habiter* est le propre des humains [...] qu'*inhabiter* ressemble à un manque, une absence, une contrainte, une souffrance, une impossibilité à être pleinement soi, dans la disponibilité que requiert l'ouvert » (*Ibid.*, p. 15-16).

Désert n'est pas le contraire d'*habiter*, comme le voudrait le dictionnaire, et comme l'accepte Augustin Berque pour définir son concept d'*écoumène* auquel il oppose le *désert* de l'ermite (2007 : 54). L'*habitat* de l'ermite est, dans un sens, plus étendu que le nôtre, car l'ermite s'affranchit des liens mondains qui attachent au monde terrestre pour développer ses attaches au monde céleste. Le *désert* de l'ermite apparaît comme le contradictoire du contraire de l'*habitat*. Ainsi, celui-ci est en grande partie construit par le corps-actant dont les pratiques quotidiennes œuvrent dans des cadres définis par les institutions d'une entité socio-politico-géographico-culturelle, cette entité se présentant comme l'environnement². Les pratiques quotidiennes font partie du *Wirkungswelt* (cf. von Uexküll), le monde de l'action de l'être humain. D'autre part, l'*habitat* participe d'un *espace vécu* plus large, terme inspiré du *Lebenswelt* d'Edmund Husserl (Herouard 2007 : 162), qui désigne l'intégralité des espaces-temps d'une vie.

3. La catégorie habitable/inhabitable dans Voyage au bout de la nuit³

Entre fuir et s'installer, trouver une demeure et l'abandonner, tournent les vies de Bardamu et de Robinson dans le roman de Céline. Les traits de la catégorie *habitable/inhabitable* marquent les espaces-temps où se poursuivent leurs existences, durant les cinq grandes parties du roman : i) la Grande Guerre, ii) sur le bateau et en Afrique, iii) en Amérique, iv) de retour en France à La Garenne-Rancy, v) dans l'Asile⁴. Pendant toute l'histoire du roman, se déroulant de 1914 jusqu'aux années 1930, les deux protagonistes sont constamment conduits à quitter les abris temporaires qu'ils trouvent par un Monde qui les agresse.

3.1 Le voyage-fuite

Dans leur fuite d'un lieu inhabitable vers un autre lieu, tout aussi inhabitable, Bardamu et Robinson traversent trois continents : ils quittent la France à cause de la Grande Guerre, cette « immense, universelle moquerie » (p. 12)⁵, et se dirigent vers l'Afrique, « se refaire aux Colonies » (p. 111), améliorer leur situation. Là ils sont confrontés à une nature anthropophage et inapprivoisable, à des conditions de vie insupportables,

à une haine qui éventre les apparences : la haine est telle que « beaucoup de colons finissaient par en crever sur place, empoisonnés d'eux-mêmes, comme des scorpions » (p. 126). Ils s'enfuient à nouveau pour se retrouver en Amérique, au milieu d'un système profondément contraignant. De retour en France, la vie quotidienne et ordinaire d'une « petitesse sagace » (p. 439) les étourdit pour un certain temps. Ils échouent finalement chez docteur Baryton, à l'Asile des fous en tant que personnel.

Le voyage dans le roman est une traversée d'un Monde inhabitable, constitué par des cercles concentriques ; il n'y a que deux manières pour se sauver : soit « foutre le camp » (p. 12), soit s'isoler, devenir reclus. Le voyage représente la première opportunité. Vouloir ne pas se faire tuer est la modalité qui dicte le comportement du narrateur de *Voyage* et de Robinson, tous deux impliqués dans une chasse à courre. Le sentiment d'être une proie, apparu pendant la guerre : ils sont « comptés, guettés, numérotés » (p. 87), revient en Afrique, où ils sont à nouveau guettés par les bêtes de la forêt en tant que charogne. Ce sentiment ne disparaît pas en Amérique et est ravivé de retour en France, lorsque Ferdinand Bardamu, devenu médecin, est épié par les riverains. Le roman commence en temps de guerre et se termine après une sortie à la fête foraine, en temps de paix, Robinson rattrapé par les balles de son ancienne bien-aimée. La scène de la guerre a évolué en scène d'amour, mais la chasse à courre continue, perdue à travers le temps et à travers l'espace.

3.2 *L'espace refuge*

L'autre manière de fuir l'inhabitable, c'est de trouver un îlot habitable au sein de l'inhabitable et de s'y enfermer. L'endroit habitable fournit une relative sûreté, il permet au corps-actant de se mettre à l'écart, à une distance des autres pour rester « enfin bien seul », « soi-même » (p. 439). Dans l'enfer de la guerre, il n'y a rien d'aussi confortablement habitable que la chambre de Lola (p. 51-52) : elle protège de toutes les menaces par lesquelles le Monde vise l'existence, on peut y rester au calme et dormir à volonté. De surcroît, à la différence des corps traqués, mutilés, déchiquetés auxquels on est confronté au front, vociférants, haineux, baveux en Afrique, indifférents en Amérique, un corps en plein essor de vivre, « le corps glorieux » (Destruel 1987 : 103)⁶ et complaisant au sexe de Lola, l'habite. Bardamu ne se lasse pas de parcourir « ce corps américain ». Le temps qu'il y passe est un temps de « velours vivant » (p. 33), il combine chaud et doux et exclut toute menace. Comme à Detroit, contre « l'atrocité matérielle de l'usine », dure et bruyante, il cherche un endroit silencieux et mou où se « refaire une âme » (p. 227). Il cherche à toucher un corps vivant. C'est ainsi qu'il trouve

la « Maison », un « bobinard » clandestin et là-dedans Molly avec laquelle ils deviennent « intimes par le corps et par l'esprit » (p. 228), alors qu'avec les autres clients Molly « exécute l'amour » pour vivre.

Une autre possibilité de refuge, beaucoup moins agréable mais tout de même préférable à l'espace du front pendant la guerre, c'est la prison : Bardamu rêve à « une petite prison pépère [...] où les balles ne passent pas » (p. 15) ; Robinson espère se faire faire prendre par les Boches, devenir prisonnier pour fuir la folie. L'hôpital est un autre endroit qui sert de refuge aussi bien pendant la guerre que pendant le séjour en Afrique : l'hôpital à Fort Gono apparaît devant Bardamu comme un « Paradis Terrestre » (p. 141-142), le « seul bonheur à [sa] portée » (p. 145) qui l'aiderait à se faire rapatrier.

Plus tôt, en arrivant vers l'Afrique, unanimement rejeté par les passagers du navire, « puni d'oser exister » (p. 118), « à poile, verrou tiré », Bardamu ne sort plus de sa cabine (p. 115). L'espace étroit et fermé lui sert encore une fois de refuge sur le navire, rendu inhabitable par l'hostilité des passagers. La mer vaste et ouverte n'y est pas pour lui offrir une échappatoire mais pour le renfermer durant les 30 jours du voyage. L'espace du front pendant la guerre est tout aussi vaste et ouvert, mais cette ouverture expose au danger : « au beau milieu de la route » les balles passent facilement (p. 11), ils vibrent « dans l'air chaud d'été » et « veulent vous tuer » (p. 12). Rien d'étonnant que malgré cette ouverture, le sentiment de Bardamu est d'être pris dans un piège : « On était fait, comme des rats » (p. 10). Il n'y a plus de musique, plus d'encouragements, plus de civiles, plus de femmes, uniquement des colonels et des capitaines qui « collabor[ent] avec la mort » (p. 32). Et les Allemands en face, « têtus et tirailleurs », ayant « des balles à en revendre » (p. 13). L'unique abri, c'est les arbres : il faut essayer de marcher dans leur profil (p. 18). Même les habitations ne servent plus à abriter les gens : les fermes sont désertées, les églises vides et ouvertes (p. 12).

Au sein d'un Monde hostile et menaçant, l'opposition *habitable/inhabitable* se dessine, quant à l'espace, homologue aux catégories fermé/ouvert, petit/vaste, protégeant/exposant, refuge/embûche. S'y ajoutent des catégories qui relèvent du sens du toucher : doux/dur, chaud/froid. Le trait essentiel de l'habitable se révèle être celui de protéger et de rendre possible l'existence, en assurant un bien-être qui dépasse la pure existence biologique et a partie liée à l'esprit ou à l'âme, alors que l'inhabitable est marqué par ce qui anéantit l'âme et expose à la mort. Ainsi, l'habitable est homologué à l'existence, l'inhabitable à la mort. Les subcontraires sont représentés, dans le roman, par le vivre en *délire* et

par le vivre en *réclusion*: dans le *délire*, l'acuité des sens est anéantie afin de permettre à la vie biologique de continuer ; dans le vivre en *réclusion*, le corps-actant est protégé par une cloison, plus ou moins épaisse, du monde extérieur.

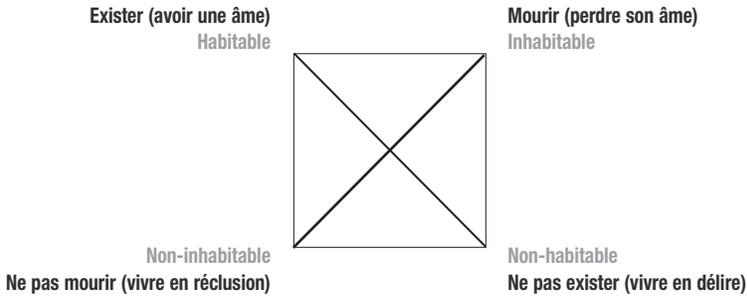


Fig. 1: L'homologation entre habitable/inhabitable et exister/mourir

3.3 L'épaisseur temporelle

La catégorie d'habitabilité inclut un procès se déployant dans le temps qui est orienté, dans le roman, d'habitable vers inhabitable. Il a une durée constituée par des phases avec leur aspectualité, ainsi qu'une épaisseur temporelle. Comme le remarque le narrateur avant de quitter La Garenne-Rancy: « À mesure qu'on reste dans un endroit, les choses et les gens se débraillent, pourrissent et se mettent à puer tout exprès pour vous » (p. 275). Au début, pendant la phase inchoative, le lieu de vie encore inconnu paraît meilleur, « parce qu'il faut toujours un peu de temps pour que les gens arrivent à vous connaître, et pour qu'ils se mettent en train et trouvent le truc pour vous nuire. [...] Le tout est de ne pas attendre trop longtemps qu'ils aient bien appris votre faiblesse les copains » (p. 346). Se dessine une nouvelle caractéristique de l'inhabitable: à la différence de la guerre, de la vie en Afrique et en Amérique, la contrainte essentielle ici, à Rancy, c'est les relations intersubjectives qui se dégradent avec le temps. Cela fait également partie de la dimension actorielle de la catégorie d'*habitable/inhabitable*.

Le processus d'habiter un lieu est un processus d'homogénéisation dans lequel le pluriel, l'hétérogène a tendance à se muer, les divers éléments s'amalgament, fusionnent dans une entité opaque et oppressante,

une nausée, selon Jean-Pierre Richard (1980). Après la phase inchoative pendant laquelle les gens qu'on ne connaît pas encore semblent être tous gentils (p. 382), s'ensuivent les phases rétensives et dégressives pendant lesquelles on se rend compte d'être impliqué malgré soi dans une sournoiserie: « Du coup, je lui ai fourni sa plus belle réplique [...] » (p. 261), remarque le médecin à propos de la mère se lamentant sur leur honneur perdue au chevet de sa fille mourante à la suite de l'avortement que celle-ci a subi sous l'insistance de celle-là. Le médecin habite au premier étage de l'immeuble, à travers l'arrière-cour, il lui parvient, après le déjeuner du samedi, « le moment intense dans la vie des familles » (p. 265), les disputes, les secrets pervers et malsains des voisins. Rien que d'écouter, on en est terrifié: « Il y a un bout à tout. Ce n'est pas toujours la mort, c'est souvent quelque chose d'autre et d'assez pire, surtout avec les enfants » (p. 266). Ainsi, la famille sado-masochiste qui ne s'empêche pas d'impliquer leur propre enfant dans la relation perverse: celui-ci « se plaignait comme une souris prise au piège » (p. 267). L'enfant est pris au piège de l'abjection de ses parents comme les soldats étaient pris au piège du patriotisme guerrier de leurs compatriotes. Comme le cochon avec qui la foule s'amuse avant de le tuer: « Il se tordait et se retournait les pattes le cochon à force de vouloir s'enfuir [...] Il ne savait pas comment échapper aux hommes. Il le comprenait » (p. 290). Dans cet univers, l'humanitarisme ne vaut que de la haine animale, la vie n'est rien d'autre que ce qui « augmente encore tous les jours » (p. 252).

Le processus d'homogénéisation efface les différences: pendant la guerre, il n'y a plus d'amis et d'ennemis, tous sont réunis dans un « abattoir international » (p. 112), « partout un tir immense » (p. 59). En Afrique, l'état de délire règne: « J'en arrivais à ne plus prendre de quinine pour bien laisser la fièvre me cacher la vie. On se soûle avec ce qu'on a » (p. 173). En Amérique, le système de mille contraintes instaure une atmosphère généralisée de « dégoutation » (p. 204). À La Garenne-Rancy, la banlieue laide et triste qui ne donne pas envie de faire grand-chose, les gens ne pensent qu'à se tuer, comme à la guerre, mais moins rapidement, jour après jour (p. 270).

Au contraire, l'habitable est hétérogène et pluriel. Le plus attirant pour le narrateur, c'est le corps féminin, différent du sien et plein d'énergie. Même en excès, les corps féminins l'enthousiasment, lui donnent envie de vivre: submergé dans la rue par une « avalanche de femmes absolument belles » (p. 193), il se réjouit, c'est « peut-être, pensais-je, la Grèce qui recommence ? J'arrive au bon moment ! » (p. 194).

Un autre trait de l'habitable est porté par le cinéma. Bardamu s'attache aux séances qui lui redonnent du courage pour vivre, ils aident à « traverser la vie qui vous attend dehors » (p. 201). Le cinéma, c'est « comme tout le contraire de la nuit » (p. 351). Le temps de regarder un film, on s'oublie, on quitte son destin (p. 353).

Dans l'Asile du docteur Baryton, dernier endroit de l'habitable, l'hétérogénéité est respectée. Les patients y ont le droit d'habiter dans leur ville propre (p. 427). Pour la première fois, l'espace confiné du refuge convient à Bardamu et à Robinson, ils n'ont plus envie de fuir où que ce soit, le Monde s'est arrêté devant la « Maison de Santé » au jardin serein où les fous et le personnel se promènent. Pour la première fois, dans l'Asile, apparaissent les saisons, différentes l'une de l'autre, se succédant dans le temps continu. L'aspectualité qui détermine les phases du procès de l'habitable est celle du progressif, duratif, imperfectif. Alors que pendant la guerre, en Afrique, en Amérique et à Rancy, le temps est discontinu, saccadé en jours et en nuits, ces dernières remplies d'anxiété et de menaces. Même si le jour n'apporte pas plus de sérénité, la nuit est d'emblée marquée par l'inhabitable.

3.4 *Les sens attaqués*

L'étude de J. Fontanille (2003 : 252-262) sur la sémiotique des odeurs démontre disertement que dans le roman de Céline le corps-actant subit une agression par voie olfactive, sans omettre de préciser que « l'odeur n'est qu'une des versions de l'agression généralisée qui vise le sujet » (*Ibid.*, p. 257). Le Monde attaque le corps-actant par la voie de tous ses sens, lorsque ce n'est pas le corps entier qui est visé à être anéanti, comme pendant la guerre : le corps du colonel est déchiqueté par l'obus qui explose juste à côté de Bardamu : « [o]n en a eu tellement plein les yeux, les oreilles, le nez, la bouche », une odeur « pour tuer les punaises et les puces de la terre entière » (p. 17). Tous les sens sont assaillis de manière insupportable, et de tous côtés : la grêle est « farcie d'obus et de balles » (p. 33).

Le sens du toucher est attaqué par la chaleur excessive en Afrique : la chaleur est telle comme s'ils se retrouvaient « sur un morceau récemment tombé du soleil » (p. 150). Sur le navire déjà, les côtes du Portugal passées, le supplice de la chaleur commence : s'instaure « une ambiance d'étuve infiniment tiède, inquiétante », il n'y a plus rien de frais (p. 112). La vraie nature angoissante des Blancs refait surface : grouillants de cruauté, ils se laissent déboutonner et la saloperie triomphe (p. 113). Alors que le froid du Nord astreint cette nature ignominieuse.

Un autre sens par lequel le Monde s'immisce et agresse le corps, c'est l'ouïe. Il est impossible de dormir en Afrique où par-dessus l'agitation bestiale s'impose le tam-tam du village tout proche, habité par une centaine de Noirs mais qui font du bruit comme dix mille (p. 165). La petite chambre d'hôtel à New York est secouée périodiquement par le métro aérien qui surgit avec grondement et fait trembler les murs et les fenêtres des bâtiments, tel un obus qui détone (p. 198). Dans l'usine de Ford à Detroit, le bruit et l'odeur emplissent les espaces et les têtes et transforme l'existence en « une sorte d'hésitation entre l'hébétude et le délire » (p. 226) : « On cède au bruit comme on cède à la guerre » (p. 226). Le corps doit opposer une résistance au Monde qui tend à l'envahir et à l'écraser : Ferdinand Bardamu cherche un endroit silencieux et mou pour se « refaire une âme » (p. 227).

3.5 *L'âme anéantie*

La vie de l'émigrant en Amérique est ramenée au strict minimum des besoins physiologiques. Pour dormir, une chambre aux dimensions de boîte dans un hôtel-tombe, chichement éclairé. Pour manger, des restaurants économiques où « le service est réduit au minimum et le rite alimentaire simplifié à l'exacte mesure du besoin naturel » (p. 206). L'Amérique est un « abominable système de contraintes, en briques, en couloirs, en verrous, en guichets, une torture architecturale gigantesque, inexpiable » (p. 205-206). On y perd le sentiment d'exister, c'est une « effroyable catastrophe d'âme ». Ferdinand quitte Molly, la seule personne qui l'ait jamais compris et accepté sans le juger, incapable lui d'en faire autant pour elle.

À l'inhabitable physiquement s'ajoute le mensonge, il s'installe dans le corps creux, comme l'odeur, et dicte les relations intersubjectives ; se constitue un inhabitable éthique. Pendant la guerre, honteux de la vérité qui crève les yeux – les silhouettes des blessés, de plus en plus nombreux, clopinant dans les rues –, tous s'emparent du mensonge : « Bientôt, il n'y eut plus de vérité dans la ville. [...] Les traîtres eux-mêmes étaient faux » (p. 54). L'idéal patriotique exclut le vouloir vivre : « c'est être fou de demander pourquoi on vous assassine » (p. 64). « Les pas fous » et patriotes veulent que la guerre continue, ils se chargent de guérir les soldats qui refusent de se faire tuer (p. 94), ils remplacent la vérité de cette guerre meurtrière par la prétention de faire l'Histoire. Bardamu s'initie au mensonge, on cède au mensonge, comme on cède au bruit : « Il faut choisir, mourir ou mentir. Je n'ai jamais pu me tuer moi » (p. 200). En Afrique aussi, ils font l'Histoire, les petits employés blancs, des sous-hommes, qu'on perd par dizaines chaque saison dans les factoreries forestières

(p. 147). L'Afrique, c'est « la guerre en douce » (p. 127). Quant au mensonge en Amérique, il y apparaît sous le couvert de promesses avantageuses : on avance dans les rues sous les « réclames prometteuses », « cent mille mensonges radoteux » (p. 204). Le dollar supplée le Saint-Esprit (p. 192) et les banques ressemblent à des églises, où les visiteurs « se confessent » (p. 193). Tout ceci fait de New York une « espèce de foire ratée » (p. 214), on s'amuse en perdant son âme et on perd son âme en s'amusant.

Même l'amour se met à mentir dans notre bouche, il recourt aux « trucs aux sentiments » avec la « sauce à la tendresse » (p. 493). Cet amour dégoûte. Il ne peut pas se dresser en obstacle contre la haine, ni contre l'envie de tuer, parce qu'il est faux, alors que la haine et l'envie de tuer sont effectives. Bardamu découvre ce qui lui fait défaut : c'est « l'amour de la vie des autres » (p. 496), le véritable. Il le comprend lorsqu'il perd Robinson, son confrère de destin « d'assassinés en sursis » (p. 52), le copain qui fascine et repousse à la fois, « une espèce de double, toujours en avance dans l'abjection » (Fontanille 2018)⁷, un double ténébreux dans le sillage des doubles dostoïevskiens⁸, dont la perte fait souffrir et libère en même temps car elle est aussi découverte d'une valeur. Ferdinand s'aperçoit qu'à force d'avoir peur des vrais sentiments, on les perd : « Mon sentiment c'était comme une maison où on ne va pas qu'aux vacances. C'est à peine habitable » (p. 497). Aimer la vie des autres est le sentiment qui transforme l'espace-temps d'inhabitable en habitable, le remplit d'existence. Au diagramme proposé ci-dessus (*fig. 1*), nous pouvons maintenant ajouter le carré sémiotique de la catégorie aimer *la vie des autres/tuer* :

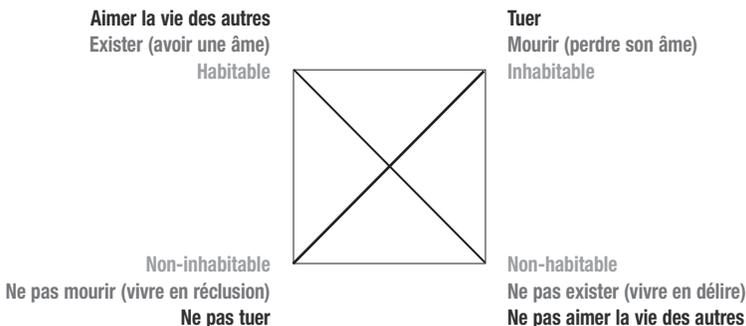


Fig. 2 : Diagramme des homologations de la catégorie habitable/inhabitable

3.6 *Au bout de la nuit*

Le narrateur du roman déchiffre à plusieurs reprises, bien que chaque fois de façon différente, ce que représente pour lui « la nuit » et l'expression « au bout de la nuit » qui figure dans le titre. Le doute est maintenu : est-ce la mort, car la lumière qui y apparaît n'est que « celle du coup de fusil de la fin » (p. 27) ? Est-ce l'abjection dissimulée dans les relations intersubjectives ? La douleur ? Ou la solitude ? La nuit, dans le roman, commence par « d'énormes assassinats de soleil » (p. 168), les couleurs éclatent avant de disparaître dans le noir, les figures grandissent dans l'ombre, montent vers le ciel. La nuit surgit, violente. Tant qu'elle avance, elle « bouffe la route » (p. 23), elle bouffe de l'espace mais aussi des vies. Pour la repousser d'un cran, on s'évertue pendant la guerre à brûler des villages : une fleur énorme de feu s'incruste alors dans le noir (p. 29). La nuit prend ses rançons. On se perd dans la nuit, comme Bardamu qui excursionne d'un tram à l'autre pendant que Molly est avec les clients. Pour essayer de lui échapper, on fait le tour de la nuit, comme Ferdinand qui rentre tout seul « dans [sa] nuit à [lui], ce cercueil » (p. 291), la nuit où Bébert est mort, il retrouve sa « petite nuit dans un coin de la grande »⁹, après avoir cherché de l'aide – en vain – pour sauver l'enfant. Enfin, au cœur de la nuit éclate une fête monstrueuse : « [...] la nuit avec tous ses monstres entr[ent] alors dans la danse » (p. 168). Cet abominable univers noir, répandu au-dessus du Monde et en dehors de lui, est déchiré par la découverte d'une seule valeur, celle d'aimer la vie des autres. Pareil à la lumière « clignoteuse » d'une petite bougie, ce sentiment est difficilement repérable, il faut le rechercher car il se perd dans le noir, il faut aller « au bout de la nuit » pour le saisir. C'est ça, dit Bardamu, le truc « qui doit être au bout de la nuit », le truc qui fait peur aux salauds (p. 220).

Le roman se termine par un monologue intérieur sur l'amour, sentiment capable de bouleverser la mort qui, pour le narrateur de *Voyage*, était longtemps la seule vérité. La douleur éprouvée par Bardamu perçue dans ces lignes d'autant plus nettement que les énoncés apparaissent maladroits et gauchement construits, la syntaxe marquée par un « affaiblissement de la mise en ordre [...] au profit d'une juxtaposition plus ou moins hasardeuse » (Godard 1991 : 114). Céline joue « sur les deux registres du populaire et d'un français de bonne compagnie » (*Ibid.*, p. 122), en y recherchant « des impropriétés » (*Ibid.*, p. 133). Se produit l'effet d'« épingle dans une baudruche », selon Henri Godard : « Au terme d'un élan de rhétorique ou d'un alignement de stéréotypes, un seul mot populaire ou argotique suffit à la dénonciation » (*Ibid.*, p. 125). Cet effet se produit également lorsque des stéréotypes employés maladroitement coupent net dans le sentimentalisme et ne font que souligner cette douleur qui déborde :

J'avais beau essayer de me perdre pour ne plus me retrouver devant ma vie, je la retrouvais partout simplement. Je revenais sur moi-même. Mon trébuchement à moi, il était bien fini. À d'autres !... Le monde était refermé ! Au bout qu'on était arrivés nous autres !... [...] C'était raté ! Les miennes d'idées elles vadrouillaient plutôt dans ma tête avec plein d'espace entre, c'étaient comme des petites bougies pas fières et clignoteuses à trembler toute la vie au milieu d'un abominable univers bien horrible... [...] c'était pas à envisager que je parviens jamais moi, comme Robinson, à me remplir la tête avec une seule idée, mais alors une superbe pensée tout à fait plus forte que la mort et que j'en arrive rien qu'avec mon idée à en juter partout de plaisir, d'insouciance et de courage. Un héros juteux. Plein moi alors que j'en aurais du courage. [...] De l'amour on en aurait tellement, par la même occasion, par-dessus le marché, que la Mort en resterait enfermée dedans avec la tendresse et si bien dans son intérieur, si chaude qu'elle en jouirait enfin la garce, qu'elle en finirait par s'amuser d'amour aussi elle, avec tout le monde. C'est ça qui serait beau ! Qui serait réussi ! (p. 500-501)

Dans une note à son traducteur anglais, John Marks, Céline lui recommande de veiller de rester « dans le rythme toujours dansant du texte » (Godard 1991 : 142), « toujours au bord de la mort, ne pas tomber dedans » (*Ibid.*, p. 143). De la même manière, Bardamu reste au bord de l'univers noir, au bord d'un Monde inhabitable, réfugié dans le sentiment d'aimer la vie des autres, au moins celle de ses patients.

4. L'habitat : une construction actorielle

Bien entendu, certains éléments constituant l'*habitat* excluent d'emblée le choix du corps-actant et son intentionnalité, tels le lieu de naissance. D'autres éléments, au contraire, appartiennent à une « construction territoriale » qui est le résultat des mises à proximité et des mises à distance des lieux, effectuées par le corps-actant (Hoyaux 2006). La mise à distance exprime un refus de la part du corps-actant de territorialiser positivement un lieu, il ne se l'approprie pas et ne s'y identifie pas (*Ibid.*, p. 274), alors que la mise à proximité, inversement, charge le lieu positivement et le transforme en lieu identificatoire ; ainsi, le corps-actant gère « la distance de l'autre et des choses qui l'entourent » (Hoyaux 2015 : 374). Or, la construction territoriale ne compose pas uniquement sur des relations spatiales, mais aussi sur des relations sociales et temporelles (*Ibid.*, p. 283). D'autre part, bien que le corps-actant soit capable de gérer certaines « métriques », l'*habitat* excède à une construction purement subjective. On y retrouve des lieux et des relations à charge thymique négative. Ceci déclenche des stratégies et des pratiques complémentaires par lesquelles le corps-actant viserait à s'approprier ces lieux étrangers, à les

exclure de son *habitat* ne serait-ce qu'en changeant d'*habitat*, ou à s'y faire par l'intermédiaire de pratiques compensatrices. Construire son *habitat*, c'est en grande partie se construire : le corps-actant projette dans l'espace-temps du « chez-soi » une image de soi-même, et le « chez-soi » lui renvoie son image, reste qu'il s'y reconnaisse. *L'habitat* abrite non seulement le corps-actant mais aussi son « dieu caché » (*Ibid.*, p. 275), l'épicentre de son système de valeurs, que ce soit « Dieu, le hasard, la science, la psychologie, l'État, la mondialisation, etc. », c'est-à-dire le noyau qui sous-tend toutes ses représentations, projections et activités, sa forme de vie. *L'habitat* est une construction qui change par périodes ; les lieux, qui en font partie ou non, y sont inclus ou exclus selon les axes proche/lointain, familier/étranger, approprié/distancié, naturel/affété. Ces axes émergent, on le voit, par rapport à un corps propre.

L'étude de Florent Herouard (2003) sur des demandeurs d'asile, installés longuement dans des chambres d'hôtels, démontre comment le corps-actant s'approprie le lieu et le transforme d'étranger en familier. Diverses pratiques visent à personnaliser le logement : petits bricolages et décorations des murs, aménagements pour différencier le coin cuisine du coin séjour, etc. Cela pourrait s'exprimer dans des menus détails, comme chez une Nigériane qui, faute d'autres possibilités, a inséré « des photos personnelles dans le cadre d'une affiche préalablement disposée sur le mur » (*Ibid.*, p. 111). L'auteur remarque que les demandeurs d'asile préfèrent faire eux-mêmes le ménage, car dans cette pratique se confirme la possession du lieu. Les gérants des hôtels quant à eux s'opposent à une trop grande appropriation des lieux, surtout des espaces communs : « la même phrase revient comme un leitmotiv : "Le problème, c'est qu'ils [les demandeurs d'asile] se croient chez eux" ». Les gérants des hôtels « placent leur "chez-soi" en opposition à la possibilité pour les occupants d'être "chez-eux" » (*Ibid.*, p. 116). *L'habitat* se constitue donc dans cette tension qui se crée sur l'axe /investi d'intimité/ versus /dénué d'intimité/.

4.1 Schéma tensif de la catégorie d'*habitat*

Un *habitat* harmonieux comporte les modalités de vouloir-, pouvoir- et savoir-vivre, bien que vivre ne soit pas habiter, comme le remarque Pierluigi Basso Fossali (2016 : 278), il y a un passage de *vivre* vers *habiter*, le second à la différence du premier, implique, selon l'auteur, une « sémiotisation de l'entour ». À la base de ces considérations, destinées à circonscrire la catégorie de *l'habitat*, nous proposons le schéma tensif suivant : la valence de l'intensité est représentée par l'intimité investie de la part du corps-actant, une sorte d'humanisation des milieux physiques par le symbolique (Berque 2000) ; la valence de l'étendue désigne le milieu approprié. Ainsi :

1. *l'habitat* est la valeur qui conjoint une intimité fortement investie et un milieu bien approprié ;
2. son contraire *in-habitat*, dérivé du néologisme *inhabiter* (Paquot 2007), se caractérise par un défaut d'investissement du corps-actant et par un milieu mal-approprié ; dans l'étude déjà citée sur des demandeurs d'asile (Herouard 2003 : 120), la rue représente « le pôle négatif absolu, l'inhabitable par excellence, ce par rapport à quoi l'hôtel est tout de même convenable » ; cette valeur a été prioritairement étudiée dans notre analyse du roman de Céline (cf. *supra*)¹⁰ ;
3. le *désert*, on sous-entend celui de l'ermite, marque une intensité forte de l'investissement du corps-actant et une étendue faible quant au milieu terrestre ; l'Asile dans le roman de Céline représente cette valeur ;
4. le terme de *séjour*¹¹ conjoint une intensité faible et une étendue large, c'est l'habitat des vies nomades qui construisent « un réseau labile et multicentré de chemins, ponctué de haltes » (Lussaut 2007 : 38) :

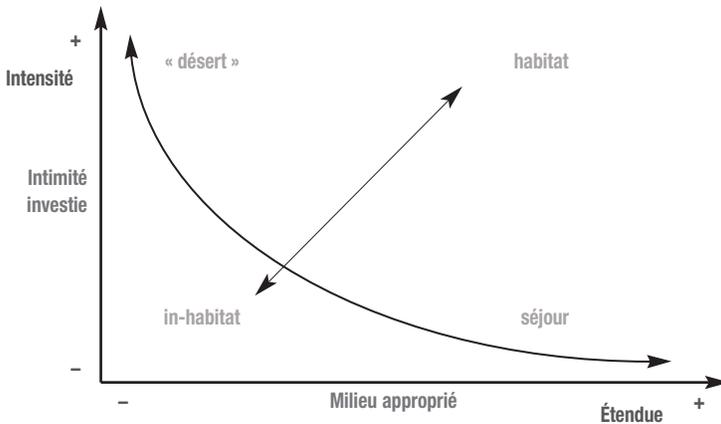


Fig. 3 : Schéma tensif de la catégorie de l'habitat

4.2 Le rôle des instances corporelles dans les pratiques en « régime d'habitat »

Le rapport entre lieu et corps-actant passe par la pratique que celui-ci exerce en ledit lieu ; dans la pratique s'élabore la signification du lieu, en l'occurrence de *l'habitat*. On distingue aisément le lieu de travail du lieu de récréation, du lieu touristique, etc., selon les pratiques : travailler, se récréer, faire du tourisme.

L'habitat comprend une constellation de lieux familiers et identificatoires liés à des pratiques quotidiennes que le corps-actant exerce dans sa vie de tous les jours. Ainsi, habiter englobe tout un éventail de pratiques : faire des courses, se balader (cf. Marsciani 2017), s'adonner à divers loisirs – aller au cinéma, lire les hebdomadaires dans la bibliothèque du quartier –, chercher les enfants à l'école, se soigner, travailler pour qui ce n'est pas une pratique fonctionnelle mais identificatoire, voyager, lorsque le tourisme ne se détache pas du quotidien et n'est plus un événement (Lussaut 2007 : 50)¹², etc. Comme le remarque J. Fontanille (2018), une même pratique peut être exercée en régimes divers, on pourrait parcourir par exemple un trajet en « régime travail » ou en « régime touristique ». Or, les pratiques qui constituent *l'habitat* sont des pratiques exercées en « régime d'habitat ». À part celles activement exécutées par le corps-actant, il y a en a d'autres qui l'impactent parce qu'elles se déroulent dans l'espace-temps de son *habitat*, telles les pratiques de voisinage, celles d'animation et de maintien du quartier et de la ville, celles d'affichage, de circulation du transport, etc. Dans la mesure où c'est le corps-actant qui aborde un lieu par le biais d'une pratique¹³, nous pouvons postuler un lien étroit entre la pratique en question et l'une des trois instances du corps-actant : le *Moi-chair*, le *Soi-idem* et le *Soi-ipse* (Fontanille 2011). Pour déterminer le rôle que chaque instance joue dans le choix de la pratique, nous recourons au modèle proposé par J. Fontanille (*Ibid.*, pp. 26 et 49-52) : il s'agit d'un schéma à trois valences, représentées par les trois instances, et des zones de corrélations, chacune étant divisée par une ligne qui relie les deux corrélations directes, forte (à son extrémité) et faible (à sa base) ; des deux côtés de cette ligne médiane se déploient les corrélations inverses, l'influence de chaque instance augmentant à son approche. Se délimitent ainsi 3 zones comme suit :

1. La zone *{Soi-idem – Moi-chair}* est séparée par la ligne médiane de l'*ennui* ou de l'absence d'effort. Lorsque le *Moi-chair* domine, le corps s'engage dans des pratiques de repos ou de confort physique, telles dormir, s'occuper de son apparence, pratiques sexuelles, etc. Lorsque le *Soi-idem* domine, ce sont des pratiques quotidiennes répétitives qui gagnent : regarder la télé, manger, jouer à des jeux qui n'exigent pas un effort particulier. La phase positive serait une sorte de *nonchalance*, la phase négative l'*atonie*. Les pratiques, que le corps-actant de cette zone effectue, construisent un *habitat* restreint, ramené à l'espace-temps de l'habitation et des lieux l'avoisinant.
2. La ligne médiane de la zone *{Moi-chair – Soi-ipse}* est celle de l'*autorité* ou de la volonté. Lorsque l'effort l'emporte, le *Soi-ipse* domine et le corps-actant s'engage dans une quête ou dans une pratique qui

anéantit le confort du *Moi-chair*: faire du sport, par exemple, lorsque le corps n'y est pas habitué, changer de domaine de travail, partir vers des lieux inconnus. Lorsque le relâchement du *Moi-chair* l'emporte, la nouvelle pratique ou le lieu *autre* apparaissent dépourvus de tout attrait, deviennent repoussants, jusqu'à provoquer une révolusion ou développer une phobie. La corrélation directe positive s'exprimerait dans une phase *maniaque* d'un corps-actant entreprenant sans cesse des changements dans sa vie, son contraire serait l'absence de toute initiative, la *peur d'entreprendre* quoi que ce soit. Quant à l'*habitat*, les pratiques de cette zone étayent un *habitat* nomade ou, au moins, plein d'imprévu.

3. Dans la zone *{Soi-idem – Soi-ipse}* sont conjuguées les pressions de répétition et de cohésion avec celle de la visée (Fontanille 2011 : 51) ; en termes de pratiques, ce sont celles qui visent à transformer les lieux *autres* en des lieux *identificatoires* et des pratiques d'*individualisation*. Sous l'influence de *Soi-idem*, les pratiques identificatoires deviennent des pratiques *familiarisantes*: aller au cinéma régulièrement, 2 à 3 fois par semaine, ou faire un tour au jardin public avant de rentrer chez soi, prendre son petit déjeuner au café en bas, etc. Sous l'influence de *Soi-ipse* s'engagent des pratiques marquées par la singularité. Ce sont des pratiques qui annexent de nouveaux territoires à l'*habitat*, l'élargissent ou l'approfondissent.

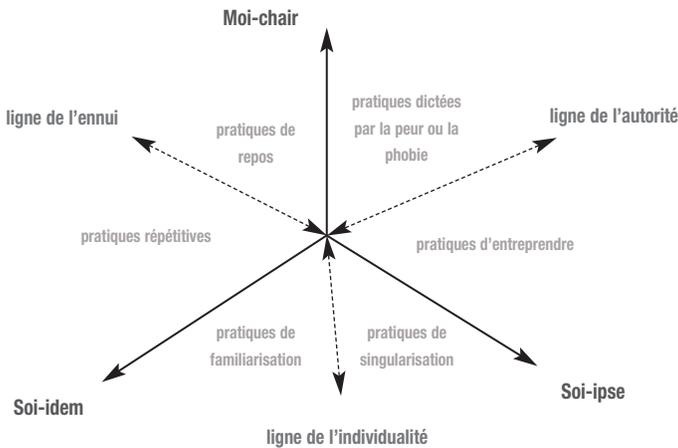


Fig. 4 : Schéma tensif des instances du corps-actant et leurs rôles dans les pratiques

Ces trois zones se superposent, chez le corps-actant, de manière que certaines dominent et d'autres restent atténuées ou non effectives.

5. La dimension spatiale de l'habitat

La question de l'*habiter* est longtemps traitée en géographie et en philosophie sous l'influence de Martin Heidegger, chez qui *habiter* est défini comme : « *la manière dont les mortels sont sur la Terre* », un « *trait fondamental de l'être-là humain* » (Stock 2006a : 217). Cette vision est remise en cause par Mathis Stock (*Idem*) qui oppose à la perspective heideggerienne d'« être dans l'espace » celle de « faire avec de l'espace ». L'habiter se détermine, dans cette perspective, par la manière dont les individus pratiquent les lieux. Cette idée est, bien évidemment, proche de notre hypothèse de travail, selon laquelle l'*habitat* est une construction spatio-temporelle tissée par les pratiques quotidiennes d'un corps-actant.

Le changement de paradigme s'impose, selon M. Stock, par le fait de la mobilité accrue à l'époque contemporaine qui concerne toutes les couches sociales : « nouvelles pratiques touristiques, différentes mobilités post-migratoires, substitution de la migration par des circulations, double résidence etc. » (2004 : 1) ¹⁴. Essentiellement, la nouveauté s'exprime par le fait qu'une même pratique se déploie dans plusieurs lieux : par exemple, travailler à plusieurs endroits, dans des villes différentes ou dans des pays divers. On parle désormais de multi-résidence (Stock 2006a : 3) ¹⁵. La mobilité accrue concerne non seulement les pratiques de résidence et de tourisme, mais aussi celles de loisir, de soin médical, d'études, d'achalandage ou encore des pratiques administratives ou de retraite (Stock 2015 : 429). En fin de compte, M. Stock soulève l'hypothèse de deux *modes* d'habiter : *poly-topique* et *mono-topique* (2004 : 7). Si le mode d'habiter sédentaire, mono-topique, stipule une « relation étroite, voire exclusive entre résidents et lieu de domicile et, par là même, une distinction fondamentale entre habitants permanents et habitants temporaires » (Stock 2006a : 5), le mode d'habiter nomade serait celui des « habitants temporaires », sans que la relation du corps-actant à son *habitat* soit exclusive. L'*habitat poly-topique* n'est pas un territoire, c'est un réseau de lieux, reliés entre eux par des pratiques en « régime d'habitat » ¹⁶. En somme, c'est la pratique qui prime, le lieu est choisi en fonction des conditions qu'il offre pour ladite pratique. Ce type d'habitat est représenté par le terme de *séjour* sur notre schéma (*fig. 3*).

M. Stock (2006b : 156) propose : « On peut risquer l'hypothèse que les lieux deviennent des *lieux de projets*, sans que la relation identificatoire entre individus et lieux soient durable ou/et stable. Du moins pour ceux

des individus dont la dimension géographique de l'identité n'est pas fondamentale, et qui puisent leur identité ailleurs ». Ce mode d'habiter, construit exclusivement en fonction du projet de vie, donne lieu à un *style* d'habitat qui se rapproche d'une forme de vie (cf. ci-dessous). Nous pouvons délimiter, pour l'instant, quatre modes d'habiter :

1. *sédentaire*, lorsque la pratique de résider se déroule dans un lieu compact ;
2. *nomade*, lorsque plusieurs lieux de résidence sous formes de haltes sont engagées ;
3. *allogène*, sédentarisé depuis un certain temps mais présentant encore des marques du déplacement récent ;
4. *migratoire*, en recherche d'un lieu stable.

Chacun de ces quatre modes d'habiter possède un type d'habitat lui correspondant :

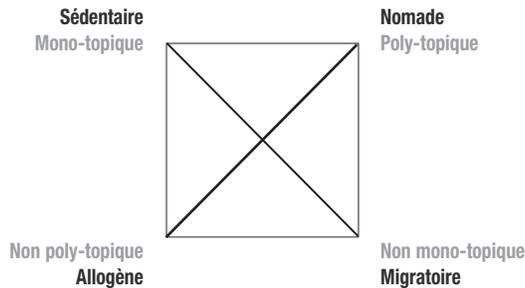


Fig. 5 : La relation d'homologation entre mode d'habiter et type d'habitat

6. La dimension temporelle de l'habitat

Le rapport au lieu évolue dans le temps. Dans le roman de Céline (cf. *supra*), nous l'avons vu, ce procès est orienté de l'habitable vers l'inhabitable. L'orientation inverse est tout aussi répandue. La mise à proximité est accompagnée d'une fréquentation du lieu, qui se transforme d'étranger et de fonctionnel en identificateur¹⁷ et familier, devient partie constitutive de l'*habitat*. Quiconque a changé de pays de résidence connaît le sentiment de vacuité, un temps est nécessaire à l'investissement d'un vécu dans le nouveau lieu. L'*habitat* possède une épaisseur temporelle et une charge rétrospective. Les mouvements de condensation/dilatation le traversent.

L'opposition lieu *autre*/lieu *propre*, qui implique celle d'*étranger/familier*, circonscrit le lien du corps-actant aux lieux du monde. Le lieu *propre* est un lieu investi d'un vécu ou d'une histoire de vie, le corps-actant y retrouve son « chez soi ». Pour que son contraire, le lieu *autre*, se transforme en *familier*, deux parcours sont possibles : soit par l'intermédiaire de lieu *identificatoire*, exerçant un attrait intense sur le corps-actant : c'est le parcours lieu *autre* → lieu *identificatoire* → lieu *propre* qui est engagé ; soit par le biais de lieu *fonctionnel*, lié à une pratique en régime *autre* que le « régime d'habitat », ce serait un parcours non-canonique : lieu *autre* → lieu *fonctionnel* → lieu *propre*. Sur le carré sémiotique ci-dessous, on voit les relations entre les termes et les parcours :

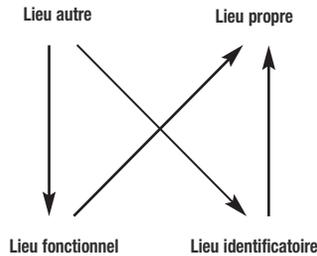


Fig. 6: Carré sémiotique de la catégorie lieu *autre*/lieu *propre*

Des lieux *fonctionnels* peuvent rester à jamais non-familiers. Un lieu *propre* peut se transformer en lieu *autre* s'il est mis à distance par le corps-actant (cf. *supra*, La Garenne-Rancy pour le narrateur de *Voyage*). Cette dynamique des lieux et des parcours est influencée aussi par les relations intersubjectives que nous n'avons pas la possibilité d'étudier ici.

La constitution de l'*habitat* est un procès temporel, il comporte un aspect. Sans début précis – même lorsque le corps-actant déménage et change de logement, il y a déjà la base d'un *habitat* qui appartient au corps – et sans terme clairement visé, l'*habitat* est d'aspect imperfectif, duratif et atélisque, dans la plupart des cas. Les aspects des pratiques qui le constituent viendront s'y superposer pour construire des variations harmoniques ou dysharmoniques. L'imperfectif du procès de base peut accueillir, à la manière dont se combinent l'aspect et le temps verbal dans la langue, l'aspect ponctuel ou terminatif, ou ingressif d'une pratique ; inversement, l'aspect télisque d'une pratique – se soigner, par exemple chez le dentiste – peut être soumis à un « étirement » par l'aspect duratif de l'*habitat*¹⁸. L'aspectualité se manifeste de façon différente pour chaque *style* d'*habitat*.

7. Styles d'habitat

Le mode d'habiter donne lieu à une manière d'être dans l'*habitat*, intégrant des valeurs, représentations et projections dont sont chargés les lieux, nous découvrons alors un *style* d'habitat (cf. Landowski 1997). Dans le style d'habitat s'inscrivent des préférences et des inclinations, des ajustements, des programmations et des accommodations, des régulations en temps réel comme c'est le cas avec les pratiques. Quatre styles émergent, homologues aux quatre termes de la catégorie de l'*habitat*: le *Pantouflard*, le *Vagabond*, l'*Ermite* et l'*Étranger*:

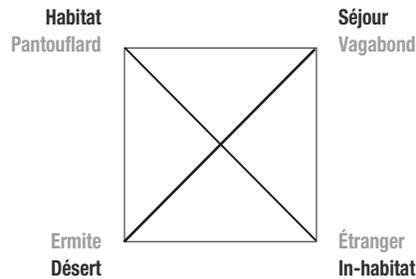


Fig. 7: Les styles selon la catégorie de l'habitat

1. le style *Pantouflard*: son habitat est mono-topique, le mode d'habiter sédentaire. Cet habitat est construit sur un lieu identificatoire qui est un lieu d'ancrage et un lieu fonctionnel. Le lieu *propre* du *Pantouflard* est un lieu central pour sa vie, il est un habitant « permanent ». L'aspect de son habitat est duratif, imperfectif. Les instances de *Moi-chair* et de *Soi-idem* priment et déterminent les engagements du corps-actant dans des pratiques en « régime d'habitat » ; la zone (1) et la moitié gauche de la zone (3), sur la *fig. 4*, dominent sur les autres.
2. le *Vagabond*: c'est le contraire du *Pantouflard*, son habitat est poly-topique du type réticulaire, son mode d'habiter nomade. C'est un habitant « temporaire », il fait des séjours. Il choisit les lieux non pas selon l'axe proche/lointain ou familier/étranger, mais selon celui de conforme/informe à une pratique. C'est un corps-actant à identités multiples. L'aspect de l'habitat du *Vagabond* est ponctuel et répétitif par périodes, marqué par la bipartition inchoatif-terminatif. L'instance de *Soi-ipse* domine celles de *Soi-idem* et de *Moi-chair*. La moitié droite de la zone (2) et la moitié droite de la zone (3) (*fig. 4*) s'imposent sur les autres.

3. l'*Ermite*: c'est le corps-actant pour qui le projet de vie domine. Son habitat est là où il a un travail à faire, voire partout, car le lieu importe peu, le monde entier est un lieu fonctionnel. Son habitat est un « désert », son mode d'habiter allogène, il intègre facilement le lieu *autre*. Ce style d'habitat s'approche d'une forme de vie. L'*Ermite* est un habitant « provisoire ». Son habitat se construit sur l'aspect global qui emporte les aspects inchoatif et terminatif. L'instance qui prime est celle de *Soi-ipse*, elle gère le *Moi-chair*. La moitié droite de la zone (3) (fig. 4) est activée prioritairement.
4. l'*Étranger*: le corps-actant est en recherche constante, il aspire à un lieu *identificatoire* qu'il a du mal à trouver, car il s'avère *autre* chaque fois quand il pense l'avoir approché. Le lieu auquel il aspire est toujours un ailleurs. Son mode d'habiter est ponctué de déplacements sans retours vers les lieux déjà habités. C'est un migrant, son habitat est un in-habitat ; quand il peut exercer son choix, il préfère les mises à distance. C'est un habitant « passager », son habitat est d'aspect inaccompli, tensif, sécant. Les instances de *Soi-ipse* et de *Soi-idem* sont en discordance ; même si les zones (2) et (3) sont activées (fig. 4), à la différence du *Vagabond*, son style est formé sous de très fortes contraintes. Les expériences de Bardamu et de Robinson du roman de Céline (cf. *supra*) fournissent deux exemples de ce style d'habitat.

Styles d'habitat caractéristiques	Pantoufflard	Vagabond	Ermite	Étranger
Terme catégoriel	habitat	séjour	désert	in-habitat
Mode d'habiter	sédentaire	nomade	allogène	migratoire
Type habitant	permanent	temporaire	provisoire	passager
Espace d'habitat	monotopique	polytopique	non-monotopique	non-polytopique
Lieu valorisé	lieu propre	lieu identificatoire	lieu fonctionnel	lieu autre
Aspectualisation	duratif, imperfectif	ponctuel, inchoatif-terminatif	global	inaccompli, tensif, sécant
Les instances corporelles	Soi-idem en équilibre avec Moi-idem, dominant Soi-ipse	Soi-ipse domine Soi-idem et Moi-chair	Soi-ipse en équilibre avec Soi-idem, dominant Moi-chair	Soi-ipse en discordance avec Soi-idem et Moi-chair

Tab. 1: Récapitulatif des styles d'habitat et leurs caractéristiques

8. L'habitat en temps de guerre

Nous nous sommes chargés de reconstituer, à partir des témoignages, l'*habitat* en temps de guerre, nous attachant à analyser quelques pratiques spécifiques qui y apparaissent dans le quotidien. En général, il s'agit d'un style d'habitat contraint, celui de l'*Étranger*. Le corps-actant est forcé de faire des mises à distance des lieux, des autres et des choses qui l'entourent. De surcroît, s'opère un rétrécissement en lui-même, puisque l'instance de *Soi-ipse* est dans l'impossibilité d'entreprendre quoi que ce soit, le *Soi-idem* dans une difficulté d'agir à cause de la situation sans cesse changeante. Le corps-actant est fortement perturbé, le *Moi-chair* reste la seule instance qui garde une certaine stabilité, le seul refuge dans un monde extrêmement hostile et menaçant.

La méthode suivant laquelle nous procédons, c'est redéployer le niveau de pertinence sémiotique supérieur, celui des pratiques, projeté par intégration descendante dans le niveau de pertinence inférieur du texte (Fontanille 2008 : 66). Nous recourons principalement aux lettres de Joumana Maarouf, rassemblées dans le livre *Lettres de Syrie*, paru en 2014. Écrites au cours de 3 ans, ces lettres ont été traduites au fur et à mesure par leur destinataire, Nathalie Bontemps, qui les publiait sur le blog *Un œil sur la Syrie*¹⁹. Il s'agit d'emblée d'une pratique, celle de l'échange épistolaire, ouverte en amont et en aval, et non pas de l'écriture d'un texte. Joumana Maarouf, dont le vrai nom caché, par mesure de sécurité, est Wajdan Nassif²⁰, détermine le dispositif de son écriture comme une sorte de témoignage sans commentaires. En fait, le corps-actant cumule plusieurs rôles actantiels, selon les pratiques qui se chevauchent : il est actant-opérateur (Fontanille 2008), énonciateur, témoin. Qu'il le veuille ou non, il est aussi interprète, (cf. Marsciani 2017, Fontanille 2008) : c'est justement l'interprétation de l'actant-opérateur qui transforme la pratique en sémiotique-objet. Ses états pathémiques sont inscrits dans les textes : ses doutes, ses reproches, les changements d'avis (09/09/2013, p. 170)²¹, la déception, le désespoir car rien ne change, la peur (01/09/2012, p. 92). La pratique du témoignage n'est pas exempte d'une visée stratégique, elle est marquée par un horizon d'attente de quelque réaction à la suite des informations rendues publiques.

8.1 Les checkpoints : la pratique du contrôle

Un jour J. Maarouf se rend compte (9/03/2013, p. 141) :

À Damas, les feux de circulation ne fonctionnent plus. Sauf dans les quartiers aristocratiques comme Abou Roumanneh et Malki. Même au centre-ville, il n'y a plus de policier... Il n'y a que des barrages des

services de sécurité. Des hommes tendus et nerveux, qui traitent les gens avec un manque de respect scandaleux.

N'imaginez pas le *checkpoint* comme un endroit par lequel il faut juste passer et montrer sa pièce d'identité pour la sécurité de tous. Le *checkpoint*, censé être un obstacle au passage des terroristes, se transforme en entrave au déplacement des civils : il entrecoupe le processus de déplacement d'aspect continuatif, progressif et téléique. Les nombreux arrêts aux *checkpoints* le transforme en sécant, inaccompli, tensif. Le contrôle éternise le temps de déplacement : on passe « autant d'heures dans les transports qu'au travail ».

D'autre part, le *checkpoint* devient un espace de démonstration du pouvoir. Les « terroristes » et les « rebelles » y commettent des attentats pour démontrer leur pouvoir-passer et ne-pas-vouloir-obtempérer. Quant aux soldats du *checkpoint*, leur compétence de pouvoir-contrôler est mise à l'épreuve, alors, ils cherchent des moyens pour compenser. J. Maarouf décrit les soldats du *checkpoint* qui a la réputation d'être le pire de Damas (p. 142) : « Corps musclés, crânes rasés, barbes soigneusement taillées, ils portent la plupart du temps des lunettes de soleil de contrefaçon, des reproductions de grandes marques. Pour tout te dire : des *chabbiha* typiques ». On dirait des *rangers* américains aux accessoires orientaux. Mais ces traits de faux dans l'apparence, sur le plan de l'expression, ne sont pas sans corrélation sur le plan du contenu : impuissants à faire quoi que ce soit en cas d'attentat, leur mission de contrôle est ramenée à celle de servir de cible, ou pire, de proie facile. Ils développent alors une compétence secondaire : savoir-ne-pas-se-faire-exploser. Lorsque les accrochages entre les armées s'approchent du *checkpoint*, les soldats se servent des passants comme des « boucliers humains ». Ainsi, ils arrêtent un bus avec des écoliers pour se cacher derrière, le chauffeur du bus descend et se met à supplier le soldat :

« Je t'en prie. Ce sont des enfants... [...] Que Dieu garde tes enfants, tes frères et tes sœurs, laisse-nous passer... » [...] Adossé à l'arrière du bus, [le soldat] s'employait à préparer sa mitrailleuse. [...] Les autres soldats aussi se cachaient derrière le bus. À l'intérieur, les plus petits se sont mis à pleurer. (*Idem*)

Pour les passants, passer le *checkpoint* devient une épreuve humiliante. Il ne suffit pas d'être identifié, l'identité est révélée à haute voix, commentée, ironisée, injuriée comme dans le cas d'un Palestinien, tous les Palestiniens censés être des « ennemis appartenant à Al-Qaeda, que l'armée combat au camp du Yarmouk » (22/10/2013, p. 173-174).

Un autre jour (*Ibid.*, p. 175), le soldat du *checkpoint* examine les cartes d'identité et remarque la photo d'une belle jeune femme :

Qui est Samar ? [— s'écrit-il]

Une jeune fille de vingt ans lève le doigt comme une écolière. C'est à peine si un son sort de sa bouche.

— Moi... [...]

— Tu es d'où ?

La jeune fille tremble, elle pâlit, les mots se figent dans sa gorge.

— Tu es de Hurra ? [c'est le nom de son village, mais le mot « hurra » signifie « libre » en arabe] Toi aussi tu veux la liberté ? Lance-t-il comme une accusation [...]. Elle a tellement peur qu'elle n'arrive plus à respirer. Elle essaie de parler mais n'y parvient pas, et son index reste levé même après que le soldat ait refermé la porte et frappé sur la paroi du microbus pour qu'il redémarre.

Petit incident mais qui, selon J. Maarouf, va provoquer chez la jeune femme la « phobie de la carte d'identité », la conduisant à ne vouloir plus jamais sortir de chez elle.

La relation intersubjective qui s'instaure au *checkpoint* est asymétrique : les soldats abusent de leur pouvoir-contrôler, le transformant en un pouvoir-dominer ; le passant civil est dans l'état dysphorique de ne-pas-vouloir-êtré, son activité modalisée par vouloir-ne-pas-faire. S'ajoutent l'incertitude générale et l'absence de confiance envers les soldats dont la compétence du pouvoir-protéger est ramenée à zéro. Alors, cette pratique de contrôle n'entrave pas seulement la mobilité, elle encombre, par les états passionnels dysphoriques qu'elle suscite, l'*habitat*, jusqu'à le reconfigurer et restreindre.

8.2 Les déplacés : l'*in-habitat*

Dans le même temps, le nombre de passants se multiplie. Dans les villes assiégées et bombardées (4/08/2012, p. 85), les obus de l'armée régulière s'abattent aveuglement sur les habitations, sans trier entre rebelles et loyalistes. L'électricité est coupée, l'eau et les téléphones aussi, il n'y a pas de nourriture. On prépare des gâteaux de lentille pour les enfants (Wadeh 2017 : 68). Les habitants quittent leurs villes pour survivre. L'*habitat* est étrié à un corps chargé de quelques lourds bagages devant un chemin sans terme.

On les appelle les « déplacés », parfois des « rescapés » ou les « nouveaux venus ». Ils se déplacent d'une ville à une autre, dans l'espoir de trouver un endroit moins hostile. Car on ne les aime pas, on ne les accueille pas volontiers. On pense qu'ils portent avec eux « des catastrophes » (2/09/2012, p. 95) : il suffit juste de retourner les choses et c'est eux qui deviennent coupables pour ce qu'ils sont contraints d'endurer. Aux Palestiniens, on loue des appartements à des prix élevés (25/10/2013, p. 176). Les hommes dorment sur les trottoirs, les femmes dans les entrées d'immeubles, les enfants semblent « effrayés en permanence, et ils sourient

peu aux étrangers » (1/05/2012, p. 34). Ce procès de déplacement continu et non volontaire est modalisé par ne-pas-pouvoir-ne-pas-faire.



Fig. 8: Des migrants en Syrie : <http://www.actionpal.org.uk/en/post/6312/flash-news> [02/11/18]

Quand ils passent par les *checkpoints* (25/06/2012, p. 70), les soldats marchent sur leurs affaires, cassent les objets de valeurs, piétinent les vêtements, mélangent les provisions : le miel avec les graines, la confiture avec les olives... Le corps-actant est traité en permanence comme une cible : de contrôle, d'ironie, d'envie, de suspicion, de menace, de tirs. Comme le corps-actant de *Voyage* de Céline (cf. *supra*), il est « puni d'oser exister ». Modalisé par le devoir-partir, le chemin des déplacés n'arrive jamais au terme. La mobilité excessive n'ajoute rien à l'*habitat*. Au contraire, sans la possibilité de retour à un endroit stable et permanent où l'on est dans l'intimité de « chez soi », l'*habitat* est impossible, on est dans l'*in-habitat*. La photo ci-dessous de la ville de Yarmouk en Syrie illustre amèrement ce cas extrême de l'*in-habitat*.



Fig. 9: La ville de Yarmouk : <https://human-voice.co/refugees/34154/> [02/11/18]

La pratique de jouer fait partie de l'*habitat* des enfants, même parmi les décombres, ils continuent à jouer (fig. 10).



Fig. 10: Au Yemen: <http://cityatwar.icrc.org/> [02/11/18]

Ce qui change c'est le rapport aux autres : leurs visages sont marqués par un mélange de méfiance et de curiosité envers ceux qui les ont approchés pour les photographier.

8.3 Faire le ménage

Dans sa lettre du 28 septembre 2012, Joumana Maarouf décrit comment un jour elle fait le ménage alors que les bombardements et les combats sont très proches :

Le bruit des balles a cessé de représenter quelque chose dans notre vie. [...] Même les enfants n'y prêtent plus attention. Tout ce qu'ils font, c'est de monter le son de la télévision. [...] j'ai décidé de faire le ménage. J'ai bu mon café et je me suis mise au travail. Au fil des heures, les informations qui me parvenaient faisaient état de décès et de massacres. [...] À la mi-journée, il y avait déjà douze morts, dont trois femmes, une petite fille, et deux garçons de seize ans. Sans compter les blessés... Je suivais toutes ces nouvelles sans interrompre mon travail domestique [...] *je m'acharnais à prendre soin de ma petite maison dans ses moindres détails*²²... [...] [Des *chabbiha*] sont passés sous nos fenêtres dans leur voiture, armés jusqu'aux dents. Fusils, mitraillettes, couteaux... Ils offraient un spectacle terrifiant. Ils tiraient en rafales avant même d'arriver sur le champ de bataille. [...] [un peu plus tard dans la journée] Une femme m'a appris au téléphone que cinq d'entre eux avaient été tués, et d'autres blessés. [...]

— Tu connais Abou Mahmoud, le laitier ? m'a demandé la femme.

— Évidemment.

— Eh bien, il était avec eux, et il a été tué. [...]

Abou Mahmoud, le laitier ? [...] Il faisait du très bon lait, du très bon fromage. Il gagnait bien sa vie. Qu'est-ce qui l'a poussé à prendre une arme et à partir combattre des gens qu'il ne connaissait pas ? [...]

(*Ibid.*, p. 105-108)

Ce témoignage soulève la question de la manière dont le corps-actant interprète la pratique dans laquelle il est engagé. Faire le ménage en temps de guerre ne se résume pas simplement à prendre soin du bien-être de sa famille en nettoyant la maison. C'est s'opposer à la destruction, résister, se projeter dans un avenir où l'horreur sera finie. C'est opter pour *habiter* et non seulement pour vivre. « S'acharner », comme elle écrit, ne pas se laisser engoutir par la destruction. Ce n'est pas seulement vouloir-vivre, c'est persister-habiter. À la différence de l'autre choix, fait par le laitier Abou Mahmoud, qui a lui-même mis un terme à son savoir-faire. C'est comme un suicide, trahir sa qualification et ses compétences, « enterrer le talent ». Il s'est détourné de son *habitat*, en partant avec les *chabbiha*, a cédé à la destruction et la mort est venue ensuite rien que pour confirmer son propre choix. Ces deux pratiques fournissent deux exemples différents du rôle dominant de l'instance de *Soi-ipse*, situant le corps-actant dans deux zones différentes du schéma en *fig. 4*: faire le ménage se présente comme une pratique de la zone (3), alors que rejoindre les *chabbiha* une pratique maniaque de la zone (2). Hormis la phase de « régulation » de la pratique, déterminée en grande partie par le « poids modal » (Fontanille 2008: 14), il y a en plus une régulation au niveau du corps-actant dont le bien-être est dépendant de la manière dont il tire le sens de la pratique dans laquelle il est engagé. Le défaut de la dimension cognitive interne et/ou de l'activité projective, amène à un renfermement dans le *Moi-chair*, ou à une surestimation du *Soi-ipse* devenu maniaque, au détriment de la confiance en *Soi-idem*: c'est ce qui s'est passé avec Abou Mahmoud.

Conclusion

Nous dirons qu'en grande partie, il incombe au corps-actant de construire son *habitat* et de le positionner par rapport aux autres. Puisque l'habitat se constitue par des pratiques, le corps-actant agit comme un actant-opérateur, mais il est aussi observateur, auto-informateur, mentalisateur-interprétant, inter-actant. Aussi, dire que la guerre s'immisce dans l'habitat et qu'elle le détruit ne suffit pas pour saisir toute l'ampleur de ce

crime. Il faudra se rendre compte que l'*habitat* est perméable à l'organisme, ce n'est pas seulement une extériorité qui lui assure un espace à vivre, c'est une partie constitutive de son soi-même. Dans cette perspective, en détruisant l'*habitat*, on porte atteinte à l'individu lui-même, on le mutilé, quand on ne le tue pas littéralement.

Notes

- 1 La géographie humaine est considérée au XIX^e siècle comme la science de l'homme-habitant, cf. STOCK (2006: 217). La géographie de l'habiter se divise en « deux grandes tendances: géographie phénoménologique et géographie des pratiques des lieux » (HEROUARD 2007: 168).
- 2 Le terme revient dans le français en tant qu'anglicisme, introduit par Vidal de La Blache en 1912, et est longtemps considéré comme synonyme de *milieu*, cf. LEVY ET LUSSAULT (2003: 317-318) ainsi que PAQUOT (2010: 26). La différence se précise, selon nous, lorsqu'on prend en compte les oppositions *environnant/environné* et *incorporant/incorporé*: l'environnement environne, alors que le milieu incorpore.
- 3 Nous remercions J. Fontanille qui nous a suggéré l'analyse du roman de Céline afin de circonscrire la catégorie *habitable/inhabitable*.
- 4 La répartition que nous proposons se distingue légèrement de celle proposée par Henri GODARD (1991: 207-211), nous ne prenons pas en compte le séjour à Toulouse et celui à l'hôtel parisien comme des parties autonomes, parce que la catégorie qui nous intéresse y est reléguée au second plan.
- 5 Les citations sont reprises de l'édition CÉLINE (2017); nous indiquons entre parenthèses la page de cette édition.
- 6 Sur la différence entre le corps masculin et le corps féminin dans le roman, cf. DESTRUÉL (1987).
- 7 Nous nous permettons de citer cet avis de J. Fontanille qui nous est parvenu dans un échange privé sur le roman de Céline.
- 8 Un exemple, parmi beaucoup d'autres, *Le Double* (1846) de F. M. Dostoïevski.
- 9 Voir DESTRUÉL (1987: 114) sur cette journée comme une descente aux enfers.
- 10 Cet article a été achevé avant la crise sanitaire de la Covid-19 et le confinement lié à elle. Notons seulement que le confinement et les restrictions qu'il a imposées aux citoyens quant aux maintes pratiques quotidiennes habituelles a fortement impacté l'habitat jusqu'à le transformer en in-habitat pour certains.
- 11 Nous remercions encore J. Fontanille pour nous avoir suggéré ce quatrième terme que nous étions en peine de déterminer.
- 12 M. LUSSAUT parle de « manière touristique d'"habiter" où voyager construit l'identité et représente une sorte d'hédonisme, alimenté par "la consommation active du spectacle géographique" du Monde, mis en scène par le système touristique »; de ce point de vue, ne pas voyager est assimilé à un défaut (2007: 49-50).
- 13 M. STOCK donne des exemples éloquentes: se baigner à Brighton & Hove n'aura pas « la même signification selon que l'individu vient en tant que touriste, excursionniste, résident, homme d'affaires en déplacement, étudiant en séjour linguistique, etc. Les manières de pratiquer Brighton & Hove sont différentes et la signification de ce lieu est également différente. Pour les uns, c'est un lieu familier, pour d'autres un lieu identificatoire, pour d'autres un lieu fonctionnel, plus ou moins connu, plus ou moins étrange(r) etc. » (2004: 8).
- 14 L'auteur donne quelques chiffres en vrac pour appuyer son hypothèse de la mobilité accrue: « 715 millions de "touristes internationaux" dans le monde en 2002,

- 14 300 kilomètres sont parcourus en moyenne par an par chaque "Français", 12% des "Français" déménagent chaque année, 25% des Français ont un lieu variable de travail créant ainsi une mobilité de travail » (STOCK 2006: 1).
- 15 L'auteur donne en exemple (2011: 1, note) sa propre situation: de nationalité allemande, il travaille en Suisse et en France, et possède des résidences principales dans les deux pays.
- 16 L'habitat *poly-topique* permet de s'affranchir « d'une "logique territoriale" pour une "logique réticulaire" », par exemple, travailler à Londres, pour un Français, ou se soigner en France pour un Anglais ou un Allemand, passer ses vacances à Honolulu, pour un Américain, envoyer ses enfants étudier en Angleterre pour un Suisse, chercher un partenaire sexuel en Thaïlande, etc. Cf. STOCK (2006: 9-10).
- 17 Le lieu *identificatoire* (STOCK 2006b) est un lieu qui apporte à l'identité de l'habitant.
- 18 Ce phénomène, observé dans la langue bulgare, concerne l'emploi de verbes imperfectifs au passé simple ou des verbes perfectifs à l'imparfait, cf. FEUILLET (2001).
- 19 Disponible sur: <<http://syrie.blog.lemonde.fr/?s=joumana+maarouf>>.
- 20 Son identité est révélée dès qu'elle quitte la Syrie en 2014 ; elle est réfugiée en France, installée à Metz avec sa famille.
- 21 Pour les références à ce livre, nous indiquons entre parenthèses la date de la lettre citée et la page.
- 22 C'est nous qui soulignons.

Bibliographie

BASSO FOSSALI, PIERLUIGI

- (2017) *Vers une écologie sémiotique de la culture. Perception, gestion et réappropriation du sens*, Limoges, Lambert-Lucas.

BERQUE, AUGUSTIN

- (2007) « Qu'est-ce que l'espace de l'habiter ? », in PAQUOT ET AL. (ÉDS 2007), p. 53-67.

CÉLINE, LOUIS-FERDINAND

- [1932] *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 2017.

DESTRUEL, PHILIPPE

- (1987) « Le corps s'écrit. Somatique du *Voyage au bout de la nuit* », *Littérature*, n°68, p. 102-118.

FEUERHAHN, WOLF

- (2009) « Du milieu à l'Umwelt: enjeux d'un changement terminologique », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, tome 134, p. 419-438.

FONTANILLE, JACQUES

- (2003) *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM.

- (2008) *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.

- (2010) « L'analyse des pratiques: le cours du sens », *Protée*, n°38 (2), p. 9-19.

- (2011) *Corps et sens*, Paris, PUF.

- (2018) « Les plaisirs du chemin. Des pratiques en régime touristique », conférence Colloque d'Urbino.

GODART, HENRI

- (1991) *Voyage au bout de la nuit de Louis-Ferdinand Céline*, Paris, Gallimard.

- HEROUARD, FLORENT
 (2003) « Habiter un logement temporaire. Le cas des demandeurs d'asile hébergés à l'hôtel », *Travaux de l'Institut Géographique de Reims*, vol. 29-30, n° 115-118, p. 107-122.
- (2007) « Habiter et espace vécu : une approche transversale pour une géographie de l'habiter », in PAQUOT ET AL. (ÉDS 2007), p. 159-170.
- HOYAUX, ANDRÉ-FRÉDÉRIC
 (2006) « Pragmatique phénoménologique des constructions territoriales et idéologiques dans les discours d'habitants », *L'Espace géographique*, tome 35, p. 271-285.
- (2015) « Habiter : se placer plaçant et se penser pensant », *Annales de géographie*, n° 704, p. 366-384.
- LANDOWSKI, ERIC
 (1997) *Présence de l'autre*, Paris, PUF.
- LÉVY, JACQUES ET LUSSAULT, MICHEL
 (2003) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- LUSSAULT, MICHEL
 (2007) « Habiter, du lieu au monde. Réflexions géographiques sur l'habitat humain », in PAQUOT ET AL. (ÉDS 2007), p. 35-52.
- MAAROUF, JOUMANA
 (2014) *Lettres de Syrie*, Paris, Buchet-Chastel.
- MARSCIANI, FRANCESCO
 (2017) *Les arcanes du quotidien*, Limoges, PULIM.
- PAQUOT, THIERRY
 (2007) « Introduction. "Habitat", "habitation", "habiter", précisions sur trois termes parents », in PAQUOT ET AL. (ÉDS 2007), p. 7-16.
- (2010) « "Environnement" et "milieu(x) urbain(s)", enquête étymologique », in Th. Paquot et al. (éds), *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*, La Découverte, p. 19-42.
- PAQUOT, THIERRY ET AL. (ÉDS)
 (2007) *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, La Découverte.
- PARK, ROBERT
 [1979] *L'École de Chicago*, Paris, Flammarion, 2004.
- RICHARD, JEAN-PIERRE
 (1980) *Nausée de Céline*, Paris, Fata Morgana.
- STOCK, MATHIS
 (2004) « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net, Travaux*, p. 1-10 ; disponible sur : <<https://www.espacestems.net/articles/habiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques>> [consulté le 09/09/18].
- (2006a) « Pratiques des lieux, modes d'habiter, régimes d'habiter : pour une analyse triologique des dimensions spatiales des sociétés humaines », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, n° 115-118, p. 213-230.
- (2006b) « Construire l'identité par la pratique des lieux », in A. Biase et C. Rossi (éds), *Chez nous. Territoires et identités dans les mondes contemporains*, Paris, Éditions de la Villette, p. 142-159.
- (2007) « Théorie de l'habiter. Questionnements », in PAQUOT ET AL. (ÉDS 2007), p. 103-125.

(2011) « Habiter avec l'autre: identités et altérités dans les styles d'habiter polytopiques », *Le sujet dans la cité*, n°2, p. 54-65.

(2015) « Habiter comme "faire avec l'espace". Réflexions à partir des théories de la pratique », *Annales de géographie*, n° 704, p. 424-441.

WADEH, MOHAMMAD ET AL.

(2017) « Vivre dans Yarmouk assiégé », *Vacarme*, n° 79, p. 64-68.

UEXKÜLL, JACOB (VON)

[1940] *Théorie de la signification, Mondes animaux et monde humain*, Paris, Denoël, 1965 (tr. fr.), p. 91-173.